

Les Femmes de lettres

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LES FEMMES DE LETTRES

On a, dans le monde, dans le monde des lettres surtout, de certains sourires quand on parle des femmes de lettres. Ce sont des bas-bleus, dit-on. Soit. Mais les bas-bleus sont intéressants.

Beaucoup d'hommes, des philosophes éminents, condamnent en bloc toutes ces femmes en vertu du principe général que voici : « La femme n'est pas faite pour les travaux intellectuels. »

Ils en donnent la preuve, d'ailleurs, une preuve accablante. C'est que, depuis l'origine du monde, aucune femme n'a produit un chef-d'œuvre, si court qu'il soit. Elle n'a pas, malgré des qualités accessoires remarquables, les qualités essentielles de l'esprit qui permettent d'imaginer, de raisonner, d'observer, de pondérer, de mélanger, d'établir les proportions dans les rapports absolus qui font d'une œuvre un chef-d'œuvre.

Les femmes ont répondu :

— Cela tient à un défaut d'éducation. Les femmes ne sont pas élevées comme il faut pour leur permettre de produire des œuvres d'art.

Mais les philosophes ont riposté :

— Vous étudiez plus que nous la peinture et la musique ; vous approfondissez la partie technique de ces deux arts autant qu'aucun homme. Or, citez-moi une seule de vous qui ait jamais été un grand peintre ou un grand musicien.

Un illustre penseur anglais explique ainsi cette infériorité :

— En comparant les facultés intellectuelles des deux sexes, on ne distingue pas assez la réceptivité de la faculté créatrice. Ces deux choses sont presque incommensurables ; la réceptivité peut exister — cela se présente souvent — et être très développée là où il n'y a que peu ou même point de faculté créatrice.

Mais la plus grave des erreurs que l'on commet généralement en faisant ces comparaisons, c'est peut-être de négliger la limite du pouvoir mental normal. Chaque sexe est capable, sous l'influence de stimulants particuliers, de manifester des facultés ordinairement réservées à l'autre ; mais nous ne devons pas considérer les déviations amenées par ces causes comme fournissant des points de comparaison convenables. Ainsi, pour prendre un cas extrême, une excitation spéciale peut faire donner du lait aux mamelles des hommes : on connaît plusieurs cas de gynécomastie, et on a vu, pendant des famines, de petits enfants privés de leurs mères être sauvés de cette façon. Nous ne mettrons pourtant cette faculté d'avoir du lait, qui doit, quand elle apparaît, s'exercer aux dépens de la force masculine, au nombre des attributs du mâle. De même, sous l'influence d'une discipline spéciale, l'intelligence féminine donnera des produits supérieurs à ceux que peut donner l'intelligence de la plupart des hommes. Mais nous ne devons pas compter cette capacité de production comme réellement féminine si elle est aux dépens des fonctions naturelles. La seule vigueur mentale normale féminine est celle qui peut coexister avec la production et l'allaitement du nombre voulu d'enfants bien portants. Une force d'intelligence qui amènerait la disparition d'une société si elle était générale parmi les

femmes de cette société, doit être négligée dans l'estimation de la nature féminine, en tant que facteur social. »

Donc les vraies femmes de lettres sont des phénomènes — pardon, mesdames. Mais, par cela même qu'elles sont des phénomènes, elles doivent nous sembler plus précieuses, dans le bon sens du mot, plus intéressantes, plus curieuses à étudier, à connaître. Leur rareté fait leur prix. Et ce serait un livre curieux, celui qui nous dirait l'histoire de l'intelligence féminine, de l'intelligence créatrice des femmes, depuis Sapho jusqu'à M Marie Colombier.

Ce qu'on pourrait, en général, reprocher à tous ces écrivains en robe, c'est l'absence de cette chose subtile, indéfinissable, qu'on appelle l'art. Force mystérieuse que produisent certains esprits d'élite, souffle inconnu qui glisse dans les mots, harmonie insaisissable, âme de la phrase, que sais-je ? On ne peut dire où réside, d'où vient, comment s'exhale ce parfum délicat des livres. Mais on sait qu'il est, on le sent, on le subit, on s'en grise. La femme, en général, quel que soit son génie, ne connaît point, ne produit point, et ne comprend guère cette chose vague et toute-puissante.

Le Beau littéraire n'est point ce qu'elle cherche. La première des femmes-écrivains, George Sand, ne semble jamais avoir été effleurée par ce mal étrange, par cette torture des artistes que travaille l'amour, l'appétit, la rage du style. Et style n'est pas le mot qu'il faudrait employer. La langue ne fournit pas de terme pour exprimer cette idée de l'harmonie littéraire, de cette concordance des mots avec les choses, qui est l'art.

La femme s'efforce souvent d'exprimer ses rêveries ; sans avoir jamais été atteinte par la fièvre de l'adjectif, par la grande passion du verbe. Elle écrit naïvement, souvent très bien, sans recherche, avec aisance. On peut classer en deux camps les femmes-auteurs :

1 Celles qui ont un tempérament d'écrivain ;

2 Celles qui ont de la grâce et de l'esprit.

Je veux citer quelques-unes de celles dont on parle le plus.

⁂

La plus connue est assurément M Juliette Lamber. Hantée par l'amour de la Grèce, elle conçoit un livre comme un sculpteur rêve une statue. Elle croit aux dieux, aux choses antiques, aux formes pures, aux grands sentiments, et elle produit des œuvres en qui revit quelque chose de l'autrefois païen. Belle d'une beauté puissante et saine, sans coquetterie apprise, sans maniérisme aucun, elle est bien la femme de son âme et de ses croyances.

Mais un nouveau roman de cet écrivain est sur le point de paraître, Païenne. C'est alors qu'il conviendra de parler longuement du livre et de l'auteur.

Voici une autre femme de lettres qui ne ressemble guère à M Juliette Lamber.

Celle-là, c'est une Parisienne moderne, et une raffinée, et une coquette, en littérature, naturellement. Elle signait jadis des chroniques charmantes du nom de Thilda, au journal La France, et d'autres, non moins charmantes, du nom de Jeanne, au Gil

Blas. Aujourd'hui, elle est devenue Jeanne-Thilda, et publie un livre excellent, ayant pour titre : Pour se damner.

C'est un recueil de fines nouvelles, joyeuses, bien nées, un peu poivrées parfois, mais jamais trop. Cela est alerte, bien français, bien spirituel et bien galant. On sent Paris dans ce livre, on y sent le boulevard et le salon. Le style élégant garde une sorte de grâce féminine ; il sent bon comme un bouquet de corsage ; et vraiment quelque chose de subtilement amoureux semble courir dans les pages. Pour se damner est bien le titre qu'il fallait.

L'auteur, Jeanne-Thilda, est une grande femme à la chevelure ardente, à l'œil hardi, à la taille élégante ; elle aime le monde, on le sait ; elle aime les hommages, on le devine ; elle aime toutes les élégances et tous les raffinements de la vie, on le sent.

Je prédis un grand succès à votre livre.

⁂

J'ouvris un jour, par hasard, un roman intitulé L'Idiot. C'était une œuvre singulière, naïve et puissante.

L'auteur, doué remarquablement, mais inhabile, révélait un vrai tempérament d'écrivain, instinctif, sans raisonnement ni science.

On sentait qu'il devait écrire d'abondance, laissant couler les phrases et les choses, simplement, sans apprêt, sans artifice. Et cette simple manière donnait parfois des effets singulièrement beaux. Cet homme voyait juste par nature ; il avait l'œil d'un observateur, et cependant il gâtait souvent des pages excellentes et justes par l'inexpérience de son imagination, par des inventions inutiles, par une abondance regrettable.

Son pseudonyme me surprit. Paria-Korigan ! Pourquoi cet étrange accouplement de mots baroques ? Une femme seule pouvait avoir combiné ce nom plus bizarre qu'heureux.

L'Idiot est d'une femme, en effet.

Et cette femme possède des qualités bien rares dans son sexe. Elle est douée, elle est née avec un cerveau de romancier remarquable. Elle fera, certes, des livres, de vrais livres qui contiendront de la vraie vie, et de vrais paysages, et des sensations vraies.

Si j'avais un conseil timide à lui donner, ce serait de se méfier de son imagination et de son enthousiasme ; car ses qualités maîtresses sont justement les qualités contraires : l'observation, la vision juste, l'intuition nette des choses. Elle a un tempérament d'homme auquel se mêle une exaltation de femme.

De toutes les femmes de lettres de France, M Henry Gréville est celle dont les livres atteignent le plus d'éditions.

Celle-là est surtout un conteur, un conteur gracieux et attendri. On la lit avec un plaisir doux et continu ; et, quand on connaît un de ses livres, on prendra toujours volontiers les autres.

M Georges de Peyrebrune, Gyp, Mary Summer, de Grandfort, ont écrit aussi des œuvres pleines de qualités charmantes. M de Montifaut, cette victime de l'intolérance des mâles, chassée de partout, emprisonnée, honnie pour des livres qui n'auraient pas fait sourciller signés d'un homme, a donné, certes, des preuves de talent.

Mais avez-vous lu ce récit exquis, depuis longtemps célèbre d'ailleurs, qui s'appelle le Péché de Madeleine ?

L'auteur ?… On nomme tout bas M Caro ? Qui que vous soyez, madame, pourquoi ne faites-vous plus rien ?

guy de maupassant

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Femmes_de_lettres. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.